

.....

## LIVRE ONZIÈME.

### FABLE PREMIÈRE.

*Le Lion* <sup>1</sup>.

SULTAN léopard autrefois  
 Eut, ce dit-on, par mainte aubaine <sup>2</sup>,  
 Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,  
 Force moutons parmi la plaine.  
 Il naquit un lion dans la forêt prochaine.  
 Après les compliments et d'une et d'autre part,  
 Comme entre les grands se pratique,  
 Le sultan fit venir son visir le renard,  
 Vieux routier, et bon politique.  
 Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :  
 Son père est mort; que peut-il faire?  
 Plains plutôt le pauvre orphelin.

<sup>1</sup> La fable de Bidpai intitulée *le jeune Léopard* semble avoir donné l'idée de celle-ci; mais celle de l'auteur indien est cependant toute différente. (Voyez *Contes et Fables indiennes*, t. I, p. 157.)

<sup>2</sup> Par les successions des étrangers, confisquées à son profit en vertu du droit d'aubaine dont il jouissoit comme sultan.

Il a chez lui plus d'une affaire;  
 Et devra beaucoup au Destin  
 S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.  
 Le renard dit, branlant la tête :  
 Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;  
 Il faut de celui-ci conserver l'amitié,  
 Ou s'efforcer de le détruire  
 Avant que la griffe et la dent  
 Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.  
 N'y perdez pas un seul moment.  
 J'ai fait son horoscope : il croitra par la guerre;  
 Ce sera le meilleur lion  
 Pour ses amis, qui soit sur terre :  
 Tâchez donc d'en être; sinon  
 Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.  
 Le sultan dormoit lors; et dedans son domaine  
 Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin  
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin  
 Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène  
 De toutes parts; et le visir,  
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :  
 Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.  
 En vain nous appelons mille gens à notre aide :  
 Plus ils sont, plus il coûte et je ne les tiens bons  
 Qu'à manger leur part des moutons.  
 Apaisez le lion : seul il passe en puissance  
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.  
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,  
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.  
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;  
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :

Joignez-y quelque bœuf ; choisissez , pour ce don ,  
 Tout le plus gras du pâturage.  
 Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.  
 Il en prit mal , et force états  
 Voisins du sultan en pâturent :  
 Nul n'y gagna , tous y perdirent.  
 Quoi que fit ce monde ennemi ,  
 Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami ,  
 Si vous voulez le laisser croître <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> VAR. *Croître*, dans toutes les éditions modernes. Mais La Fontaine a écrit *croître* pour *croître*, en vertu de cette licence poétique dont nous avons déjà vu dans notre auteur plusieurs exemples. C'est ainsi qu'on trouve *parêtre* pour *paraître* dans la fab. IX du liv. X ; mais dans ce mot, ainsi que dans celui de *fan* pour *faon*, nous avons dû rétablir la véritable orthographe, parce que la prononciation est la même, et que la rime subsiste pour l'oreille, sans qu'on soit obligé d'altérer l'orthographe usitée. Ici la rime est détruite à l'oreille comme aux yeux : si on écrit *croître* comme dans les éditions modernes, l'intention du poète n'est pas remplie, et son texte se trouve réellement altéré. Puisque les éditeurs n'ont pas fait difficulté d'écrire *émeute* pour *émeute* dans la fable VIII du septième livre, et *chèvre-feuil*, dans Boileau, au lieu de *chèvre-feuille* ; ils auroient dû de même ici se conformer au texte de notre auteur, d'autant plus que cette licence n'avoit rien d'extraordinaire, puisqu'on prononce encore *croître* au lieu de *croître* dans plusieurs provinces, et que probablement cette manière de prononcer étoit plus commune à Paris, du temps de La Fontaine, qu'elle ne l'est aujourd'hui.

## FABLE II.

*Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter* <sup>1</sup>.

POUR MONSIEUR LE DUC DU MAINE <sup>2</sup>.

JUPITER eut un fils, qui, se sentant du lieu  
 Dont il tiroit son origine,  
 Avoit l'ame toute divine.  
 L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu  
 Faisoit sa principale affaire  
 Des doux soins d'aimer et de plaire.  
 En lui l'amour et la raison  
 Devancèrent le temps, dont les ailes légères  
 N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.

<sup>1</sup> VAR. Ce titre n'existe pas dans les éditions originales imprimées du temps de La Fontaine : il se trouve pour la première fois dans l'édition de 1709.

<sup>2</sup> Louis-Auguste de Bourbon, DUC DU MAINE, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon. Il naquit à Versailles le 30 mai 1670 ; et il n'avoit que sept à huit ans lorsque La Fontaine lui adressa cette jolie allégorie, à laquelle il a donné le titre de fable. Le duc du Maine fut légitimé le 29 décembre 1673, et mourut le 14 mai 1736. On peut consulter, sur diverses particularités qui le concernent, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 129 et 165 de l'édit. in-8° ; t. I, p. 216 et 274 de l'édit. in-18.

Flore aux regards rians, aux charmantes manières,  
 Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.  
 Ce que la passion peut inspirer d'adresse,  
 Sentiments délicats et remplis de tendresse,  
 Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.  
 Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,  
 Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,  
 Que les enfants des autres dieux :  
 Il semblaît qu'il n'agit que par réminiscence,  
 Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,  
 Tant il le fit parfaitement !  
 Jupiter cependant voulut le faire instruire.  
 Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire,  
 Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers ;  
 Mais il est des emplois divers  
 Qu'aux nouveaux dieux je distribue.  
 Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :  
 C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.  
 Afin de mériter le rang des immortels,  
 Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre  
 Eut à peine achevé, que chacun applaudit.  
 Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.  
 Je veux, dit le dieu de la guerre,  
 Lui montrer moi-même cet art  
 Par qui maints héros ont eu part  
 Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.  
 Je serai son maître de lyre,  
 Dit le blond et docte Apollon.  
 Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,  
 Son maître à surmonter les vices,  
 A dompter les transports, monstres empoisonneurs,

Comme hydres renaissants<sup>1</sup> sans cesse dans les cœurs<sup>2</sup> :  
 Ennemi des molles délices,  
 Il apprendra de moi les sentiers peu battus  
 Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.  
 Quand ce vint au dieu de Cythère,  
 Il dit qu'il lui montreroit tout<sup>3</sup> :  
 L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout  
 L'esprit joint au désir de plaire ?

<sup>1</sup> VAR. *Renaissant*, dans toutes les éditions modernes, excepté celle de Monteuault, in-folio (t. IV, p. 48), qui a conservé avec raison la leçon des éditions originales. (Voyez à ce sujet la note sur la fable XVI du livre VII.)

<sup>2</sup> La Fontaine a répété ce vers dans l'épître à madame de La Sablière :

Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.  
*Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 136.

<sup>3</sup> La Fontaine a plusieurs fois reproduit cette idée, et a dit ailleurs :

Maître ne sais meilleur pour enseigner  
 Que Cupidon. . . .

*Le Muletier.*

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts  
 Tel que l'Amour. . . .

*La Confidente sans le savoir.*

Mais nulle part il ne l'a exprimée avec autant de grace et de charme que dans les vers sur Waller, qui sont dans sa lettre à Saint-Évremond.

## FABLE III.

*Le Fermier, le Chien, et le Renard.*

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !  
 Je ne bâtirai point autour de leur demeure.  
 Ce dernier guettoit à toute heure  
 Les poules d'un fermier ; et, quoique des plus fins,  
 Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.  
 D'une part l'appétit, de l'autre le danger,  
 N'étoient pas au compère un embarras léger.  
 Hé quoi ! dit-il, cette canaille  
 Se moque impunément de moi !  
 Je vais, je viens, je me travaille,  
 J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,  
 Vous fait argent de tout, convertit en monnoie  
 Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc ;  
 Et, moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,  
 Je suis au comble de la joie !  
 Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé  
 Au métier de renard ? Je jure les puissances  
 De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.  
 Roulant en son cœur ces vengeances<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> On dit un *poulailler* pour désigner celui qui fait métier de vendre de la volaille ; mais je ne connois pas d'autorité plus ancienne que La Fontaine relativement à l'emploi du mot *poulaille*.

J. B. Rousseau s'en est servi d'après lui.

<sup>2</sup> *Talia flammato secum dea corde volutans.*  
 VIRG., *Æneid.*, I, v. 54.

Il choisit une nuit libérale en pavots :  
 Chacun étoit plongé dans un profond repos ;  
 Le maître du logis, les valets, le chien même,  
 Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier,  
 Laissant ouvert son poulailler,  
 Commit une sottise extrême.  
 Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,  
 Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.  
 Les marques de sa cruauté  
 Parurent avec l'aube : on vit un étalage  
 De corps sanglants et de carnage.  
 Peu s'en fallut que le soleil  
 Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.  
 Tel, est d'un spectacle pareil,  
 Apollon irrité contre le fier Atride<sup>1</sup>,  
 Joncha son camp de morts ; on vit presque détruit  
 L'ost<sup>2</sup> des Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.  
 Tel encore autour de sa tente  
 Ajax, à l'ame impatiente,

<sup>1</sup> Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Briséis à Chryses son père, pontife d'Apollon, le dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (*Iliad.*, I.)

<sup>2</sup> L'armée. Vieux mot.

Jà ni conviendrait si grant ost,  
 Comme il fist au roi Charlemaigne,  
 S'il vouldist conquerir l'Allemaigne.

*Roman de la Rose*, v. 8300.

*Ost* pour armée est encore en usage en provençal et en languedocien. Voltaire s'est servi de ce mot dans ce vers :

L'ost des Anglois de nuit ils traversèrent.

De moutons et de boues fit un vaste débris,  
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse

Et les auteurs de l'injustice

Par qui l'autre emporta le prix.

Le renard, autre Ajax<sup>1</sup> aux volailles funeste,

Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.

Le maître ne trouva de recours qu'à crier

Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.

Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,

Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage ! —

Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait ;

Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,

Dormez sans avoir soin que la porte soit close,

Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,

Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parloit très à propos :

Son raisonnement pouvait être

Fort bon dans la bouche d'un maître,

Mais, n'étant que d'un simple chien,

On trouva qu'il ne valoit rien :

On vous sangla le pauvre drille.

<sup>1</sup> Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un accès de rage, sur un troupeau, qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avoient prononcé contre lui.

<sup>2</sup> Sosie, simple valet, dit dans la pièce d'Amphitruon :

Tous les discours sont des sottises,

Partant d'un homme sans éclat ;

Ce seroient paroles exquises,

Si c'étoit un grand qui parlât.

Molière, *Amphitruon*, act. II, sc. 1.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille  
( Et je ne t'ai jamais envié cet honneur ),  
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur !  
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.

Que si quelque affaire t'importe,

Ne la fais point par procureur.

#### FABLE IV.

*Le Songe d'un Habitant du Mogol.*

Jadis certain Mogol vit en songe un visir  
Aux champs élyséens possesseur d'un plaisir

Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :

Le même songeur vit en une autre contrée

Un ermite entouré de feux,

Qui touchoit de pitié même les malheureux.

Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :

Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.

Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris !

Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,

Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;

Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point

Acquis tant soit peu d'habitude,

C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,

<sup>1</sup> Saadi-Gulistan, dans d'Herbelot.

Ce visir quelquefois cherchoit la solitude ;  
Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète ,  
J'inspirerois ici l'amour de la retraite :  
Elle offre à ses amants des biens sans embarras ,  
Biens purs , présents du ciel , qui naissent sous les pas.  
Solitude , où je trouve une douceur secrète ,  
Lieux que j'aimai toujours , ne pourrai-je jamais ,  
Loin du monde et du bruit , goûter l'ombre et le frais !  
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ! [villes,  
Quand pourront les neuf sœurs , loin des cours et des  
M'occuper tout entier , et m'apprendre des cieux  
Les divers mouvements inconnus à nos yeux <sup>2</sup> ,  
Les noms et les vertus de ces clartés errantes  
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes <sup>3</sup> !  
Que si je ne suis né pour de si grands projets ,  
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !

<sup>1</sup> Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes ;  
Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi ,  
Spercheosque , et virginibus baccata lacœnis  
Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi  
Sistat , et ingenti ramorum protegat umbrâ !  
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 484-488.

<sup>2</sup> Me verò primùm dulces ante omnia Musæ ,  
Quarum sacra fero ingenti percussus amore ,  
Accipiant ; cœlique vias et sidera monstrent ,  
Defectus solis varios , lunæque labores.  
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 473.

<sup>3</sup> . . . . . Conscia fati  
Sidera , diversos hominum variantia casus.  
Manilius.

Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !  
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ,  
Je ne dormirai point sous de riches lambris :  
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?  
En est-il moins profond , et moins plein de délices ?  
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.  
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts ,  
J'aurai vécu sans soins , et mourrai sans remords.

.....

FABLE V.

*Le Lion , le Singe , et les deux Anes.*

LE lion , pour bien gouverner ,  
Voulant apprendre la morale ,  
Se fit , un beau jour , amener  
Le singe , maître-ès-arts chez la gent animale.  
La première leçon que donna le régent  
Fut celle-ci : Grand roi , pour régner sagement ,  
Il faut que tout prince préfère  
Le zèle de l'état à certain mouvement  
Qu'on appelle communément  
Amour-propre ; car c'est le père ,  
C'est l'auteur de tous les défauts  
Que l'on remarque aux animaux.  
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte ,  
Ce n'est pas chose si petite  
Qu'on en vienne à bout en un jour :  
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.

Par là , votre personne auguste  
 N'admettra jamais rien en soi  
 De ridicule ni d'injuste.  
 Donne-moi , repartit le roi ,  
 Des exemples de l'un et l'autre.  
 Toute espèce , dit le docteur ,  
 Et je commence par la nôtre ,  
 Toute profession s'estime dans son cœur ,  
 Traite les autres d'ignorantes ,  
 Les qualifie impertinentes ;  
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.  
 L'amour-propre , au rebours , fait qu'au degré suprême  
 On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen  
 De s'élever aussi soi-même.  
 De tout ce que dessus j'argumente très bien  
 Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace ,  
 Cabale , et certain art de se faire valoir ,  
 Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour , suivant à la trace  
 Deux ânes qui , prenant tour-à-tour l'encensoir ,  
 Se louoient tour-à-tour , comme c'est la manière ,  
 J'ouis que l'un des deux disoit à son confrère :  
 Seigneur , trouvez-vous pas bien injuste et bien sot  
 L'homme , cet animal si parfait ? Il profane  
 Notre auguste nom , traitant d'âne  
 Quiconque est ignorant , d'esprit lourd , idiot :  
 Il abuse encore d'un mot ,  
 Et traite notre rire et nos discours de braire.  
 Les humains sont plaisants de prétendre exceller  
 Par-dessus nous ! Non , non ; c'est à vous de parler ,

A leurs orateurs de se taire :  
 Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :  
 Vous m'entendez , je vous entends ;  
 Il suffit. Et quant aux merveilles  
 Dont votre divin chant vient frapper les oreilles ,  
 Philomèle est , au prix , novice dans cet art :  
 Vous surpassez Lambert <sup>1</sup>. L'autre baudet repart :  
 Seigneur , j'admire en vous des qualités pareilles.  
 Ces ânes , non contents de s'être ainsi grattés <sup>2</sup> ,  
 S'en allèrent dans les cités  
 L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit fair  
 En prisant ses pareils , une fort bonne affaire ,  
 Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.  
 J'en connois beaucoup aujourd'hui ,  
 Non parmi les baudets , mais parmi les puissances ,  
 Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés ,  
 Qui changeraient entre eux les simples excellences ,  
 S'ils osoient , en des majestés.  
 J'en dis peut-être plus qu'il ne faut , et suppose  
 Que votre majesté gardera le secret.  
 Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait

<sup>1</sup> Michel Lambert , musicien célèbre , beau-frère de Lully , maître de musique de la chapelle du roi , né en 1610 , et mort en 1696 , à quatre-vingt-six ans , plus connu aujourd'hui par deux vers de Boileau et par cet hémistiche de La Fontaine que par ses œuvres in-folio gravées en 1686 et en 1689.

<sup>2</sup> Ce Huet et Sagon se jouent ;  
 Par écrit l'un l'autre se louent ,  
 Et semblent ( tant ils s'entre-flattent )  
 Deux vieux ânes qui se grattent.

MAJOR , epist. LVI , t. II , p. 195 , édit. 1731 , in-12.

Qui lui fit voir, entre autre chose,  
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.  
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.  
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire  
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;  
Et notre maître-ès-arts, qui n'étoit pas un fat<sup>1</sup>,  
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

.....

### FABLE VI.

*Le Loup et le Renard*<sup>2</sup>.

MAIS d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,  
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?  
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.  
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,  
Ou d'attaquer celle d'autrui,  
N'en sait-il pas autant que lui ?  
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserois peut-être  
Avec quelque raison contredire mon maître.  
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet  
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut  
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image  
Lui parut un ample fromage.  
Deux seaux alternativement  
Puisoient le liquide élément :

<sup>1</sup> Un insensé, un homme sans jugement. C'est le *fatuus* des Latins. Ce mot ne se prend plus guère dans ce sens.

<sup>2</sup> Regnier, part. I, fab. XVIII.

Notre renard, pressé par une faim canine,  
S'accommode en celui qu'au haut de la machine  
L'autre seau tenoit suspendu.  
Voilà l'animal descendu,  
Tiré d'erreux, mais fort en peine,  
Et voyant sa perte prochaine :  
Car comment remonter, si quelque autre affamé,  
De la même image charmé,  
Et succédant à sa misère,  
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?  
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vint au puits.  
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits  
Échancré, selon l'ordinaire,  
De l'astre au front d'argent la face circulaire.  
Sire renard étoit désespéré.  
Compère loup, le gosier altéré,  
Passe par là. L'autre dit : Camarade,  
Je veux vous régaler : Voyez-vous cet objet ?  
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :  
La vache Io donna le lait.  
Jupiter, s'il étoit malade,  
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.  
J'en ai mangé cette échancrure ;  
Le reste vous sera suffisante pâture.  
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.  
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,  
Le loup fut un sot de le croire :  
Il descend ; et son poids emportant l'autre part,  
Reguinde<sup>1</sup> en haut maître renard.

<sup>1</sup> Terme de fauconnerie. *Reguinder* se dit de l'oiseau qui fait



Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire  
 Sur aussi peu de fondement ;  
 Et chacun croit fort aisément  
 Ce qu'il craint et ce qu'il désire <sup>1</sup>.

.....

### FABLE VII.

*Le Paysan du Danube* <sup>2</sup>.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.  
 Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.  
 Jadis l'erreux du souriceau  
 Me servit à prouver le discours que j'avance :  
 J'ai , pour le fonder à présent ,  
 Le bon Socrate , Ésope , et certain paysan  
 Des rives du Danube , homme dont Marc-Aurèle <sup>3</sup>

« une nouvelle pointe au-dessus des nues, c'est-à-dire qui s'é-  
 « lève en haut par un nouvel effort. » Langlois, *Dictionnaire*  
*des chasses*, 1739, in-12, p. 165.

<sup>1</sup> Prona venit cupidis in sua vota fides.

OVID., *Art. am.*, III, v. 674.

<sup>2</sup> Cassandre, *Parallèles historiques*, 1680, in-12, p. 433-470.  
*Le Paysan du Danube*. Guevara, *L'Horloge des princes*, tra-  
 duit du castillan en françois par R. B. de Grise, Lyon, 1575,  
 liv. III, ch. III, p. 386-398. Le livre de Cassandre parut d'abord  
 en 1676, deux ans avant la publication de cette quatrième par-  
 tie des fables de notre auteur.

<sup>3</sup> Il n'y a rien qui soit relatif à cet apologue dans ce qui nous  
 reste de Marc-Aurèle : c'est une fiction de Guevara, qui a cru  
 devoir attribuer ce récit à cet empereur.

Nous fait un portrait fort fidèle.  
 On connoit les premiers : quant à l'autre, voici  
 Le personnage en raccourci.  
 Son menton nourrissoit une barbe touffue ;  
 Toute sa personne velue  
 Représentoit un ours , mais un ours mal léché :  
 Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché ,  
 Le regard de travers , nez tortu , grosse lèvre ,  
 Portoit sayon <sup>1</sup> de poil de chèvre ,  
 Et ceinture de joncs marins.  
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes  
 Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles  
 Où l'avarice des Romains  
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains.  
 Le député vint donc , et fit cette harangue :  
 Romains , et vous sénat assis pour m'écouter ,  
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister :  
 Veuillez les immortels , conducteurs de ma langue ,  
 Que je ne dise rien qui doive être repris !  
 Sans leur aide , il ne peut entrer dans les esprits  
 Que tout mal et toute injustice :  
 Faute d'y recourir , on viole leurs lois.

<sup>1</sup> Mot dérivé de *sagum*, sorte de manteau court qui chez les  
 Romains remplaçoit la toge en temps de guerre. La *saye* ou le  
*sayon* des Gaulois avoit des manches. On trouve encore le mot  
*sayon* dans le dictionnaire de Nicot, et dans la traduction de cet  
 apologue par R. B. de Grise. L'emploi du mot *saye* ou *sayon*  
 pour manteau subsista long-temps ; et Marot a dit :

Bref, le vilain ne s'en voulut aller  
 Pour si petit, mais encore il me hape  
 Saye et bonnets, chausses, pourpoints, et cape.

Témoin nous que punit la romaine avarice :  
 Rome est , par nos forfaits , plus que par ses exploits ,  
 L'instrument de notre supplice.  
 Craignez , Romains , craignez que le ciel quelque jour  
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;  
 Et mettant en nos mains , par un juste retour ,  
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère ,  
 Il ne vous fasse , en sa colère ,  
 Nos esclaves à votre tour.  
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die  
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.  
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?  
 Pourquoi venir troubler une innocente vie ?  
 Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains  
 Étoient propres aux arts ainsi qu'au labourage.  
 Qu'avez-vous appris aux Germains ?  
 Ils ont l'adresse et le courage :  
 S'ils avoient eu l'avidité ,  
 Comme vous , et la violence ,  
 Peut-être en votre place ils auroient la puissance ,  
 Et sauroient en user sans inhumanité.  
 Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée  
 N'entre qu'à peine en la pensée.  
 La majesté de vos autels  
 Elle-même en est offensée ;  
 Car sachez que les immortels  
 Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples ,  
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur ,  
 De mépris d'eux et de leurs temples ,  
 D'avarice qui va jusques à la fureur.  
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre et le travail de l'homme  
 Font pour les assouvir des efforts superflus.  
 Retirez-les : on ne veut plus  
 Cultiver pour eux les campagnes.  
 Nous quittons les cités , nous fuyons aux montagnes ;  
 Nous laissons nos chères compagnes ;  
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux ,  
 Découragés de mettre au jour des malheureux ,  
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.  
 Quant à nos enfants déjà nés ,  
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :  
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.  
 Retirez-les : ils ne nous apprendront  
 Que la mollesse et que le vice ;  
 Les Germains comme eux deviendront  
 Gens de rapine et d'avarice.  
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.  
 N'a-t-on point de présent à faire ,  
 Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère  
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère  
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort  
 Doit commencer à vous déplaire.  
 Je finis. Punissez de mort  
 Une plainte un peu trop sincère.  
 A ces mots , il se couche ; et chacun étonné  
 Admire le grand cœur , le bon sens , l'éloquence ,  
 Du sauvage ainsi prosterné.  
 On le créa patrice ; et ce fut la vengeance

\* C'est-à-dire on le fit noble ou patricien ; car la dignité de patrice est postérieure à Marc-Aurèle , et fut créée par Constantin. Mais on trouve dans Suétone le mot *patritiatu*s.

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit  
 D'autres prêteurs; et par écrit  
 Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,  
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.  
 On ne sut pas long-temps à Rome  
 Cette éloquence entretenir.

.....

### FABLE VIII.

*Le Vieillard et les trois jeunes hommes* <sup>1</sup>.

UN octogénaire plantoit.  
 Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!  
 Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:  
 Assurément il radotoit.  
 Car, au nom des dieux, je vous prie,  
 Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir <sup>2</sup>?  
 Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.  
 A quoi bon charger votre vie  
 Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous <sup>3</sup>?  
 Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées:

<sup>1</sup> Abstemijs, 167.

<sup>2</sup> . . . . . Quem fructum capis  
 Hoc ex labore, quodve tantum est premium?  
 PHEDR., IV, 19, v. 8.

<sup>3</sup> Quid brevi fortes jaculamur ævo  
 Multa?  
 HORAT., Carm., II, 16, v. 17.

Quittez le long espoir et les vastes pensées <sup>1</sup>;  
 Tout cela ne convient qu'à nous.  
 Il ne convient pas à vous-mêmes,  
 Repartit le vieillard. Tout établissement  
 Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes  
 De vos jours et des miens se joue également.  
 Nos termes sont pareils par leur courte durée.  
 Qui de nous des clartés de la voûte azurée  
 Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment  
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement?  
 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:  
 Eh bien! défendez-vous au sage  
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?  
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:  
 J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;  
 Je puis enfin compter l'aurore  
 Plus d'une fois sur vos tombeaux.  
 Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux  
 Se noya dès le port, allant à l'Amérique;  
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,  
 Dans les emplois de Mars servant la république,  
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés;  
 Le troisième tomba d'un arbre  
 Que lui-même il voulut enter;  
 Et, pleurés du vieillard <sup>2</sup>, il grava sur leur marbre  
 Ce que je viens de raconter.

<sup>1</sup> . . . . . Et spatio brevi  
 Spem longam reseces.

HORAT., Carm., I, 11, v. 6.

<sup>2</sup> Tournure elliptique, pour dire, *Ils furent pleurés du vieillard, et il grava, etc.*

## FABLE IX.

*Les Souris et le Chat-Huant.*

Il ne faut jamais dire aux gens :  
Écoutez un bon mot, oyez<sup>1</sup> une merveille.  
Savez-vous si les écoutants  
En feront une estime à la vôtre pareille ?  
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :  
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable  
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,  
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite  
De l'oiseau qu'Atropos<sup>2</sup> prend pour son interprète.  
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,  
Logeoient, entre autres habitants,  
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.  
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,  
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.  
Cet oiseau raisonneoit : il faut qu'on le confesse.  
En son temps, aux souris le compagnon chassa :  
Les premières qu'il prit du logis échappées,  
Pour y remédier, le drôle estropia

<sup>1</sup> Écoutez.

<sup>2</sup> Atropos étoit considérée comme la plus féroce des trois Parques; et la rencontre d'une chouette ou d'un hibou étoit d'un augure sinistre.

Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées  
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,  
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.  
Tout manger à-la-fois, l'impossibilité  
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.  
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :  
Elle alloit jusqu'à leur porter  
Vivres et grains pour subsister.  
Puis, qu'un cartésien s'obstine  
A traiter ce hibou de montre et de machine!  
Quel ressort lui pouvoit donner  
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue<sup>1</sup> ?  
Si ce n'est pas là raisonner,  
La raison m'est chose inconnue.  
Voyez que d'arguments il fit :  
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;  
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.  
Tout! il est impossible. Et puis pour le besoin  
N'en dois-je point garder ! Donc il faut avoir soin  
De le nourrir sans qu'il échappe.  
Mais comment ? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi  
Chose par les humains à sa fin mieux conduite !  
Quel autre art de penser Aristote et sa suite<sup>2</sup>  
Enseignent-ils, par votre foi ?

<sup>1</sup> C'est-à-dire renfermé pour être engraisé. Le mot *mue* ser-voit à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. La même expression se retrouve dans le conte ayant pour titre *Richard Minutolo*.

<sup>2</sup> La Fontaine fait ici allusion à *l'Art de penser* composé par MM. de Port-Royal Nicole et Arnauld.

Ceci n'est point une fable ; et la chose , quoique merveilleuse et presque incroyable , est véritablement arrivée <sup>1</sup>. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie , surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

### ÉPILOGUE <sup>2</sup>.

C'EST ainsi que ma muse , aux bords d'une onde pure ,  
 Traduisoit en langue des dieux  
 Tout ce que disent sous les cieux  
 Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.  
 Truchement de peuples divers ,  
 Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage :  
 Car tout parle dans l'univers ;  
 Il n'est rien qui n'ait son langage.  
 Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers ,  
 Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle ,  
 Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle ,

<sup>1</sup> Il y a lieu de supposer que ce fait a été ou mal observé, ou exagéré. (Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, liv. III, p. 154 et p. 420 de l'édition in-8°, et t. I, p. 257 de l'édition in-18.)

<sup>2</sup> Cet épilogue termina pendant long-temps le recueil entier des fables de notre poète. Ce ne fut que quinze ans après sa première publication , et en 1694, qu'il donna sa dernière et cinquième partie, dont depuis on a formé le douzième livre de ses fables.

J'ai du moins ouvert le chemin <sup>1</sup> :  
 D'autres pourront y mettre une dernière main.  
 Favoris des neuf sœurs , achevez l'entreprise :  
 Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;  
 Sous ces inventions il faut l'envelopper.  
 Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :  
 Pendant le doux emploi de ma muse innocente <sup>2</sup>,  
 Louis dompte l'Europe ; et , d'une main puissante ,  
 Il conduit à leur fin les plus nobles projets  
 Qu'ait jamais formés un monarque.  
 Favoris des neuf sœurs , ce sont là des sujets  
 Vainqueurs du Temps et de la Parque <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Nul ne sera tenté de contester la louange que se donne ici notre fabuliste : personne n'avoit gardé la mémoire de Marie de France, de Philibert Hégemont, d'Étienne Perrot, de Guillaume de Saint-Didier, d'Antoine du Moulin, de Jean Baudoin, de Jean Nostradamus, de Gilles Corrozet, de Pierre Millot, de Guillaume Haudent, de Julien, qui chez les modernes avoient composé des fables, ou traduit celles d'Ésope avant La Fontaine.

<sup>2</sup> Hæc super arborum cultu pecorumque cænebam,  
 Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum  
 Fulminat Euphraten bello, victorque volentes  
 Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

Virc., *Georg.*, lib. IV, v. 559.

<sup>3</sup> Après des campagnes brillantes, Louis XIV avoit dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit ; et ce fut l'année d'après qui suivit la publication de cette quatrième partie des fables de notre poète, c'est-à-dire en 1680, que les étrangers eux-mêmes commencèrent à donner à Louis XIV le surnom de GRAND.

.....

A MONSIEUR

## LE DUC DE BOURGOGNE <sup>1</sup>.

MONSIEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat <sup>2</sup>; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage <sup>3</sup> dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez

<sup>1</sup> Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, naquit à Versailles le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712. Il avoit douze ans lorsque La Fontaine, dont il goûtoit les productions, et dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables. (Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, p. 325 et 327 de l'édition in-8°, et t. II, p. 246 et 248 de l'édition in-16.)

<sup>2</sup> Ceci n'étoit point une exagération ni une flatterie: à onze ans le duc de Bourgogne avoit lu Tite-Live tout entier en latin; il avoit traduit les Commentaires de César, et commencé une traduction de Tacite.

<sup>3</sup> On voit par ces mots que La Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.

de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin<sup>1</sup>. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'uni-

<sup>1</sup> La Fontaine étoit alors âgé de soixante-treize ans.

vers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres<sup>1</sup>. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,  
et très fidèle serviteur,  
DE LA FONTAINE.

<sup>1</sup> Luxembourg avoit été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke, Catinat à Staffarde et à Marsailles. L'armée royale avoit pris Mons, Namur, et Charleroy. Louis XIV offrit la paix, mais à des conditions trop dures, et qui ne furent point acceptées.